

ALESSANDRO BARBAGLIA

Le coup du fou



**Bobby Fischer,
l'Iliade et mon père**

Coup de coeur de Daniel Pennac sur France **Inter**, en janvier 2023
https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/totemic/totemic-du-lundi-02-janvier-2023-1626542?fbclid=IwAR0z95eZu5S-2WXfTl8HCQy1wEGkr__bejo97ys1gOkBhQqY5DhGSLN4fug

"La prescription culture" de Nicolas Carreau, Europe 1, le 19 octobre 2022
<https://www.europe1.fr/emissions/la-prescription-culture/le-coup-du-fou-alessandro-barbaglia-et-bros-premiere-comedie-romantique-gay-et-le-nouveau-jouet-4141699>

Altritaliani.net, le 15 novembre 2022
<https://altritaliani.net/le-coup-du-fou-un-livre-dalessandro-barbaglia-entretien-avec-lauteur-de-passage-a-paris/>

motspourmots.fr, le 6 octobre 2022
<http://www.motspourmots.fr/2022/09/le-coup-du-fou-alessandro-barbaglia.html>

Hebdoscope, le 20 décembre 2022
<http://www.hebdoscope.fr/wp/blog/la-guerre-des-echecs-aura-lieu/>

France Inter, Grand bien vous fasse, la chronique de Christilla Pelle-Douel, 24 février 2023 : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/grand-bien-vous-fasse/grand-bien-vous-fasse-du-vendredi-24-fevrier-2023-7522549>

Avec l'excellent « Coup du fou », l'Italien Alessandro Barbaglia réussit à faire une épopée des parties qui opposèrent Boris Spassky à Bobby Fischer, à Reykjavik, en 1972

Ulysse et Achille penchés sur l'échiquier

FLORENCE NOIVILLE

L'échiquier! Terrain de jeu rêvé du romancier! On peut le poser sur un paquebot naviguant vers Buenos Aires, comme Stefan Zweig (1881-1942) dans *Le Joueur d'échecs* (1943), ou l'installer dans une station thermale italienne, comme Vladimir Nabokov (1899-1977) dans *La Défense Loujine* (1929), le résultat est toujours le même. Le monde, alors, ne tourne plus qu'autour de soixante-quatre cases noires et blanches. Et cette bulle hermétiquement close – mais qui contient l'infini puisqu'on peut, dit-on, jouer, sur un échiquier, dix puissance cent vingt-trois parties différentes –, cette bulle donc, devient un microcosme idéal où faire germer les meilleures histoires d'affrontement et d'enfermement, de génie et de folie.

L'écrivain italien Alessandro Barbaglia en sait quelque chose. Dans *Le Coup du fou*, il retrace le championnat du monde d'échecs qui, en 1972, à Reykjavik, opposa le Russe Boris Spassky (né en 1937), champion en titre depuis 1964, apparemment indéboulonnable, au déjà légendaire Américain Bobby Fischer (1943-2008). Les caméras du monde entier sont là (c'est même un problème pour Fischer, car elles produisent, prétend-il, un bourdonnement qui le gêne et qui joue un rôle dans cette histoire). Bref, en pleine guerre froide, cette rencontre historique revêt une importance majeure, à la fois politique, symbolique. Et même mythique, aux yeux de l'auteur.

Car Barbaglia va jusqu'à comparer ce match à un autre affrontement Orient-

Ce qui rend captivante cette « Iliade » échiquéenne, c'est sa plongée minutieuse et empathique dans la personnalité de Bobby Fischer

Occident. Et non des moindres, la guerre de Troie. Rapprochement osé à première vue. Mais qui s'impose naturellement sous la plume de l'écrivain, aussi fin connaisseur d'Homère que de la psychologie des deux joueurs. « *Boris Spassky, le grand stratège: Ulysse. Bobby Fischer, le grand guerrier: Achille.* » D'un côté la férocité, de l'autre la ruse. « *L'un est un lion, l'autre un poulpe (...). L'un est incapable de réfréner ses impulsions, l'autre domine ses instincts; l'un est effronté, l'autre mesuré; l'un semble invulnérable alors qu'il est fragile, l'autre paraît faible alors qu'il est dur*



Boris Spassky (à gauche) et Bobby Fischer (à droite) aux championnats du monde d'échecs de Reykjavik (Islande), le 31 août 1972. J.W. GREEN/AP

comme le fer. » Comment Homère a-t-il réussi à décrire à la perfection Fischer et Spassky? « *Il y est parvenu (...)* voilà tout. Les mythes sont faits pour être réécrits. »

Ce qui rend captivante cette *Iliade* échiquéenne, c'est pourtant moins cette comparaison (que l'auteur file jusqu'au bout avec une remarquable maîtrise) que sa plongée minutieuse et empathique dans la personnalité de Bobby Fischer. « *Le monde s'est éteint dans son esprit [quand il avait 7 ans] et seule est restée allumée une lumière qui éclairait un échiquier* », écrit-il. Fischer, dès lors, a quitté l'école pour ne plus faire que ça, jouer aux échecs, vingt heures par jour. On ne lui connaît ni amis ni amours. Il boit du lait, des litres de lait Holland, toute la journée, la seule marque qu'il puisse avaler depuis sa naissance. En avion, il ne peut pas voyager sans que quatre rangées de sièges devant et derrière lui soient absolument vides. Il n'écoute jamais moins de quatre radios à la fois. Il a un QI de 180, et tout contact avec la « vie réelle » est pour lui un calvaire.

Fischer, Homère et mon père: ainsi pourrait-on résumer ce livre étonnant et magnifique. Les souvenirs d'enfance, le père psychanalyste, la maison familiale idyllique... fournissent un troisième fil narratif qui permet à Barbaglia de tresser ici, en un peu plus de 200 pages, un récit

prenant, original en tous points. Où les trois histoires tournent finalement autour des mêmes questions: dans toutes les grandes batailles, vaut-il mieux être Ulysse ou Achille? Qu'est-ce qui fait d'un homme un héros? Et que veut dire gagner la partie, aux échecs comme dans l'existence?

Écrivain et libraire, le Piémontais Alessandro Barbaglia est né en 1980. Après quatre livres, dont le dernier lui a valu le prix Strega jeunesse, *Le Coup du fou* – qui peut s'entendre aussi comme « le coût du fou », c'est-à-dire le terrible prix (souffrance, paranoïa...) que payent souvent les grands surdoués obsessionnels –, ce livre, donc, constitue une réussite impressionnante. Il va falloir surveiller de près ce nouveau talent transalpin dont le ton, éminemment personnel, est à la fois libre et profond. En attendant, voici un roman que l'on peut offrir sans se tromper. A des amateurs d'échecs... ou pas. On pourra même y joindre Nabokov et Zweig, histoire de constituer une petite trilogie où aucun des trois n'aurait à rougir des deux autres. ■

LE COUP DU FOU
(*La Mossa del matto*),
d'Alessandro Barbaglia,
traduit de l'italien
par Jean-Luc Defromont,
Liana Levi, 224 p., 19 €, numérique 15 €.

EXTRAIT

« Ils ont échangé toutes leurs pièces dans un admirable ballet de prises. (...) D'une merveilleuse symétrie. La férocité d'Achille est égale à la ruse d'Ulysse. Ex aequo. Il faudrait un coup de génie absolu pour gagner. Quelque chose d'extrême, d'impossible, d'inhumain, de supérieur même aux dieux des échecs. Une chose que, tout compte fait, seul Bobby Fischer pourrait accomplir. Seul l'enfant qui, de 7 à 29 ans, n'a fait que jouer sans cesse aux échecs, atteignant la perfection lors du tournoi des candidats, peut risquer une chose en mesure de défaire la mosaïque. Parce qu'on le sait. Bobby peut tout faire. Et, en effet, au vingt-neuvième coup, Bobby fait quelque chose d'indescriptible. D'incompréhensible. D'impossible. D'anéantissant, même pour Spassky. Il dépasse le seuil infranchissable de la perfection. Il se trompe. »

LE COUP DU FOU,
PAGES 102-103



CRITIQUES

Mon père, ce héros

LE COUP DU FOU, PAR ALESSANDRO BARBAGLIA, TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR JEAN-LUC DEFROMONT, LIANA LEVI, 224 P., 19 EUROS.

★★★★☆ Tout est parti d'une phrase entendue lorsqu'il avait 5 ou 6 ans alors que son père s'entretenait avec des amis, psychologues comme lui, sur la psyché torturée du champion d'échecs américain Bobby Fischer : *« Il faudrait analyser l'instant où le monde s'est éteint dans son esprit et où seule est restée allumée une lumière qui éclairait un échiquier. »*



Fischer, ce « fou » qui, depuis que sa mère lui avait offert un jeu d'échecs à l'âge de 7 ans, n'avait plus jamais cessé d'y jouer *« de façon monomaniaque »*. C'est ce à quoi s'est attelé Alessandro Barbaglia (photo), qui rend ici à son père trop tôt disparu un émouvant

hommage. En retraçant l'affrontement historique entre Fischer et le Russe Boris Spassky lors de la finale du Championnat du Monde d'échecs en 1972, en pleine guerre froide, il opère un audacieux parallèle avec les héros de l'« Iliade ». A travers la guerre que se livrent Fischer, Achille sanguin et tourmenté, et Spassky, Ulysse stratège et bienveil-

lant, Barbaglia renoue avec son père un dialogue où il peut enfin exprimer toute l'admiration et l'amour qu'il éprouve pour celui qui, grâce à un échiquier, avait ouvert à un enfant reclus les portes d'un nouveau monde.

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND



Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **4460000**

Sujet du média : **Lifestyle**

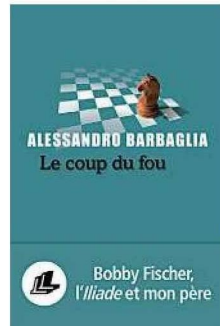
Mode-Beauté-Bien être



Edition : **Du 21 au 27 novembre 2022 P.26**

Journalistes : **H. R.**

Nombre de mots : **0**



LE COUP DU FOU d'Alessandro Barbaglia (Liana Levi)

S'il est connu pour les litres de lait qu'il boit chaque jour et pour ses drôles de caprices, Bobby Fischer est surtout le champion du monde des échecs qu'il pratique depuis l'âge de 7 ans. Ce jour de juillet 1972, l'Américain affronte le Russe Boris Spassky devant le monde entier. Dans un contexte tendu de guerre froide, d'autres enjeux semblent se jouer dans ce championnat qui oppose un Achille et un Ulysse modernes, parfaits symboles de l'Occident et de l'Orient. En poussant le parallèle entre l'Histoire et les échecs, Alessandro Barbaglia trouve l'occasion d'explorer ses propres souvenirs dans ce texte singulier, dense et puissant. **H. R.**



Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **N.C.**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales, Politique



Edition : **28 décembre 2022**

P.6

Journalistes : **Fabrice Colin**

Nombre de mots : **407**

Une seule case vous manque...

Le Coup du fou
par *Alessandro Barbaglia*

A MA DROITE (côté Est) : Boris Spassky le Russe, champion du monde d'échecs en titre – froide machine à gagner, tacticien « à l'ingéniosité protéiforme », flanqué d'une armée d'assistants compassés. A ma gauche (côté Ouest) : Bobby Fischer le Yankee, 29 ans – grand échalias génial et pathologiquement fantasque, qui ne se nourrit que de lait sucré et terrifie ses adversaires. « *Quand vous jouez avec [lui], le problème, ce n'est pas de gagner ou de perdre. Le problème, c'est de survivre.* »

Sauf qu'au palais des sports de Reykjavík, lors de cette finale de l'été 1972, et après « *trente-quatre ans de suprématie [soviétique] incontestée et absolue* » sur les échecs, ce ne sont pas seulement deux champions qui s'affrontent : ce sont deux mondes. « *Psy très réputé* », le père de l'auteur, Alessandro Barbaglia, était fasciné par Bobby, un « *paradigme pathologique* » unique à ses yeux.

En ces frères ennemis, il reconnaît deux héros de l'Antiquité : Ulysse d'un côté, le « *grand stratège* », le froid calculateur ; Achille de l'autre, le « *guerrier* » féroce, qui ne craint en définitive que lui-

même. Et de filer l'analogie au gré de cette finale cruelle, absolument palpitante – homérique ! Spassky, le gris apparatusik « *au style indéterminé, nébuleux* », est, de toute évidence, fasciné par Fischer, qui sèche la deuxième manche (sacrilège !), exige de jouer dans un cagibi sans caméra (dommage pour les spectateurs), commet des erreurs d'enfant ou mène « *une attaque lente et enveloppante, comme une marée gonflée de beauté et de talent* ». Ulysse est un fils de mortels, il survivra ; Achille est un demi-dieu affamé, promis à un destin tragique. On ne dévoilera pas ici le dernier coup génial de Spassky, qui, malgré la défaite, prive Fischer de tout ressort. Disons simplement que l'Américain ne se relèvera jamais de sa victoire.

Au terme du sanglant duel, Nixon invite son champion à la Maison-Blanche. Très énervé, le Bobby : « *J'arriverai à vingt heures et je ne resterai qu'une demi-heure. Pas de célébration, je déteste parler aux gens qui ne comprennent rien aux échecs.* » Le roi et ses pions, cernés par un fou...

Fabrice Colin

● Liana Levi, 224 p., 19 €. Traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont.



Caution: This email originated from outside of the organization. Please do not click links or open attachments unless you recognize the sender of this email and know the content is safe.

Chers abonnés, voici votre lettre échecs du vendredi 21 octobre. Bonne lecture!

[Voir la version en ligne](#)

LE FIGARO

ABONNÉ

La Diagonale du Figaro

L'actualité des échecs et les plus belles parties des grands maîtres.



par Bertrand Guyard
le vendredi 21 octobre

Chers passionnés du monde enchanté des 64 cases, il y a déjà un demi-siècle Robert James Fischer devenait le 11^e champion du monde de l'histoire. [Le Kid de Brooklyn](#) battait Boris Vassilievitch Spassky, le tenant du titre, dans un match homérique disputé en Islande, au milieu de l'Atlantique. Le monde entier se passionna pour ce duel. Il fallut qu'Henry Kissinger appelle en personne «Bobby» pour que celui-ci daigne prendre l'avion pour Reykjavik. L'Américain devait représenter l'Occident face au communiste Spassky. L'histoire est plus forte que les plus grands maîtres d'échecs. Fischer, en réalité, exérait le monde capitaliste pendant que Spassky affirmait, sans trop se cacher, qu'il était né, non pas à Leningrad mais à Saint-Pétersbourg, la ville du Tsar Pierre le Grand.

Le combat des chefs aura été grandiose. Le grand public voyait Fischer en grand favori. Les spécialistes du jeu savaient pourtant que, de 1960 à 1970, il n'avait jamais gagné face à Spassky. Le style du Russe, symbiose idéale des manières d'Alekhine et de Capablanca réunies, avait toujours contenu les coups de boutoir du New-Yorkais. L'affrontement serait finalement grandiose. Robert Fischer, le génie obsessionnel, passera six mois à analyser toutes les parties de Spassky. Un véritable passage au scanner des variantes et des sous-variantes utilisées, ne seraient-ce qu'une seule fois, par celui qui aimait se nommer «l'ours russe».

[À lire aussi : «La Diagonale du](#)





Boris Spassky-Bobby Fischer à l'Olympiade de Siegen en 1970. Le Russe remporta une partie d'anthologie. *Leemage/Granger/Bridgeman*

Le dénouement de cette lutte est aujourd'hui connu. Fischer ravira la couronne mondiale à Spassky mais surtout à «*l'homo sovieticus*», qui depuis 1948 et le règne du patriarche des échecs soviétique, Mikhaïl Botvinnik, faisait croire que la domination du roi des jeux lui était dévolue à jamais.

Le «*match du siècle*» a fait couler beaucoup d'encre. Les meilleurs joueurs du monde comme Kasparov, Gligoric, Timman, les plus éminents spécialistes comme Soltis, Donaldson, Saïdy ont décortiqué les stratégies des deux maîtres, sombrant souvent dans le dithyrambe ou plus rarement dans une critique trop acerbe. Paradoxalement les deux principaux intéressés, Fischer aussi bien que Spassky, se sont révélés particulièrement muets sur leur performance respective. Pour eux certainement, le plus dur était fait. Les parties parleraient d'elles-mêmes.



La couverture du roman *Le coup du fou* d'Alessandro Barbaglia [Liana Levi](#)

Les deux chevaliers des 64 cases avaient en fait compris avant tout le monde que le «match du siècle» méritait de trouver son Nabokov, ou son Zweig, un véritable romancier qui saisisse la dimension psychanalytique de cette confrontation. Cette perle rare existe, elle est italienne et se nomme Alessandro Barbaglia. Ce libraire et écrivain de Novara vient de sortir *Le coup du fou*, l'histoire du souvenir de ce match d'échecs qui passionna son psychanalyste de père. Avec une intuition rare, il peint une métaphore entre *L'Iliade* et la bataille de Reykjavik. Pour lui, Fischer est Achille, le héros au destin hors-norme. Spassky, lui, est transformé en Ulysse, le guerrier sage, le rusé stratège. Dans son récit, les deux combattants ne font plus qu'un. Seul subsiste la mort du roi, le fameux échec et mat, qui lui rappelle son père trop tôt disparu, qui à travers son métier de psychiatre s'était aussi mesuré à la démesure de la folie symbolisée par le «*finallement indivisible*» duo Fischer-Spassky.



Une foule de joueurs d'échecs, comme ici à Prague, ont analysé avec passion les parties du match Spassky-Fischer en 1972 sur des échiquiers géants installés dans les vitrines des magasins. *Leemage/Sovfoto/Bridgeman*

À la fin de son roman, Barbaglia, publie la lettre que Boris Vassilievitch adressa à George Bush le 7 août 2004, pour demander la libération de Fischer, emprisonné au Japon. Elle n'éludait pas la folie et les propos inadmissibles de l'Américain sur les Juifs, les Russes, les Américains... sur toutes les victimes de sa paranoïa. Ulysse voulait encore une fois sauver Achille, comme Spassky l'avait déjà fait en ne voulant pas gagner sur tapis vert le match de 1972: *«Monsieur le président, ... Je suis un vieil ami de Bobby depuis 1960... Bobby est une personnalité tragique. Je m'en suis rendu compte à l'époque. C'est un homme honnête et d'un bon naturel. Absolument pas sociable... C'est une personne qui fait presque tout contre elle-même. Je ne voudrais pas défendre Bobby Fischer ou justifier son comportement... Je ne demande qu'une chose. De la pitié, de la charité.... Bobby et moi-même avons commis le même crime. Appliquez-moi aussi des sanctions. Arrêtez-moi. Mettez-moi dans la même cellule que Bobby Fischer. Et donnez-nous un échiquier...»*. Un échiquier et quelques pièces seulement, voilà ce qui était uniquement nécessaire à leur passion commune...



Une amitié profonde : Boris et Bobby, au début des années 90, s'amuse comme des petits fous en analysant la 11e partie de leur match de 1972. Marina Spassky/Boris Spassky junior/Bertrand Guyard

Nous présentons cette semaine trois parties historiques du «match du siècle» : la 1ère dans laquelle Fischer commit, le fameux 29...Fhx2 ? la faute la plus mystérieuse de l'histoire des championnats du monde ; la 3e, que Barbaglia nomme «*Le fils de la douleur*» avec l'extravagant 11...Ch5 !? et enfin la 6e, une pure merveille de jeu positionnel qui poussera Spassky à applaudir Fischer à la fin de la partie.

Robert James Fischer gagna le match de Reykjavik par 12,5 à 8,5, soit 7 victoires et 3 défaites (dont une par forfait) et dix nulles. Pour les joueurs d'échecs qui souhaiteraient pousser plus loin l'analyse, nous vous conseillons l'excellent ouvrage, en anglais, *Fischer-Spassky 1972, Match of the Century Revisited* du maître international hongrois, Tibor Karolyi, chez Quality Chess.

Spassky, Boris Vasilievich Spassky - Robert James Fischer Reykjavik, 1ère partie, 11 juillet 1972, défense Nimzo-Indienne

1.d4 Cf6 2.c4 e6 3.Cf3 d5 4.Cc3 Fb4 5.e3 0-0 6.Fd3 c5 7.0-0 Cc6... C'est la première fois que Fischer joue cette position que Spassky... a déjà testé treize fois.) 8.a3 Fa5 9.Ce2 9.dxc4 10.Fxc4 Fb6 11.dxc5 11.Dxd1 12.Txd1 Fxc5 13.b4 Fe7 14.Fb2 Fd7! La première nouveauté théorique du match concoctée par Bobby. En 1958, Spassky avait écrasé Krogus au championnat d'URSS après 14...b6 15.Cf4 Fb7 16.Cg5 Cd8 17.Tac1 h6? 18.Cgxe6!!... 15.Tac1 Tfd8 16.Ced4 Cxd4 17.Cxd4 Fa4 18.Fb3 Fxb3 19.Cxb3 Txd1+ 20.Txd1 Tc8 21.Rf1 Rf8 22.Re2 22...Ce4 23.Tc1 Txc1 24.Fxc1 f6 25.Ca5 Cd6 26.Rd3 Fd8 27.Cc4 Fc7 28.Cxd6 Fxd6 29.b5 Jusqu'ici une lutte sans relief. Et soudain Fischer déplace son fou pour gober un pion empoisonné **29...Fhx2??!**, voir les



ALESSANDRO BARBAGLIA

Fischer et Spassky, échecs homériques

Il y a 50 ans, l'Américain Bobby Fischer et le Russe Boris Spassky jouaient à Reykjavik le plus fameux championnat du monde d'échecs de l'histoire. Alessandro Barbaglia croise avec humour les diagonales du mythe et de la psychanalyse familiale.

Bien sûr, Bobby Fischer est le héros. Sans maîtriser le gambit de la dame ou la partie sicilienne, on n'ignore pas le caractère fantasque du génie dont on a tiré films et livres. *Le coup du fou*, de l'Italien Alessandro Barbaglia, s'en démarque. Certes il l'aborde avec fascination. Mais on n'avait encore jamais lu que derrière Bobby se cachait Achille, héros de la guerre de Troie à la vie courte et glorieuse.

Enfermé à vie dans 64 cases

Achille est le Péléide né pour la guerre (comme Fischer sur l'échiquier), l'homme du courroux (idem), celui que les Achéens viennent chercher alors qu'il flemmarde car sans lui, c'est prédit, ils ne vaincraient pas les Troyens. Comme les Etats-Unis vont quérir Fischer (occupé à écouter quatre radios à la fois, un hobby), seul capable en pleine guerre froide de mater les Soviétiques.

Plus subtil, Achille signifie « privé de lèvres », caractéristique qui l'a frustré d'allaitement



Bobby Fischer en 1972. DR/Dutch National Archives

maternel et poussé à forcer sur le lait de chèvre. Or Fischer ne consomme depuis l'enfance que du lait Holland, « cochonnerie sucrée américaine ». Troublant, non ?

A Brooklyn, la mère de Bobby, qui a vécu en Russie, offre un échiquier à son fils quand il a six ans pour l'occuper car il n'a aucun ami. Il découvre les règles dans le mode d'emploi. Et s'enferme à vie dans 64 cases. Elle s'appelait Regina, reine en italien (« toc toc docteur Freud, vous avez entendu ça ? »). Bobby était le fils

d'une reine comme Achille - « le parallélisme est ici très fin », se congratule Barbaglia.

Le coup du fou narre le mois et demi de l'été 1972 qui vit Fischer et Spassky s'affronter en Islande, le monde entier suivant les parties. Comment Fischer laissa redouter, enfermé dans sa chambre, qu'il ne jouerait pas ; sa gaffe dans la première partie ; comment il perdit la deuxième par forfait parce qu'il ne voulait plus des caméras ; comment pour sauver le coup on transféra l'échiquier dans un cabigi du palais

des sports ; comment le KGB fit démonter le fauteuil de Fischer dans l'espoir de débusquer un dispositif de triche et y trouva deux mouches mortes. Etc. C'est... fou !

« On parlait toujours de fous chez moi », révèle Barbaglia dont le père était psychanalyste. Un souvenir d'enfance a appelé l'écriture du livre : il surprit, caché sous la table, une conversation de « grands » sur la folie de Fischer, cet « instant où le monde s'est éteint dans son esprit et où seule est restée allumée une lumière qui éclairait un échiquier ».

Spassky applaudit, Fischer s'enfuit et pleure

Ce récit est aussi cela : le dialogue sur Fischer qui n'eut jamais lieu avec ce père disparu en 1992. Que lui dit l'auteur aujourd'hui : « Pourquoi n'a-t-on jamais parlé de Spassky, Papa ? C'est lui le véritable centre ».

Si Bobby est Achille, Boris est Ulysse, le stratège, l'homme à l'ingéniosité protéiforme. Comme Ulysse ne veut pas aller à la guerre, Spassky ne veut pas être le pion de l'URSS (qu'il fuira) mais il ne peut se dérober. Bref, « ce n'est pas la finale du championnat du monde, c'est l'Iliade. »

A la sixième partie, Fischer joue une inattendue ouverture anglaise et gagne. Spassky l'applaudit debout. Fischer



s'enfuit et pleure. La reconnaissance qu'il n'aura jamais eue d'un père fantôme !

Rappelons-le : le roi Priam vient voir Achille sous sa tente pour réclamer le corps de son fils Hector que le Péléen a tué. Et Achille pleure : « Il voit dans ce vieillard une chose qui lui est refusée : l'amour d'un père ». Toute ressemblance...

Pourtant en perdant, Spassky porte à Fischer le coup fatal, le précipite par les portes d'Hadès, celles du succès : « Quelqu'un qui refuse le monde pour ne faire que jouer aux échecs, qu'est-ce qui lui arrive si les échecs font de lui le champion du monde ? ». Bonne question.

Fischer se retire à 32 ans, disparaît, s'égare dans des délirants antisémites, meurt à 64 ans (comme les cases). « Parfois la vie est une danse qu'on interprète mieux en endossant les vêtements fluides d'Ulysse plutôt que l'implacable et rigide armure du divin Achille. C'est la voie humaine du compromis », conclut Alessandro Barbaglia dans ce récit de fous, de héros, de pères et de fils.

François MONTPEZAT





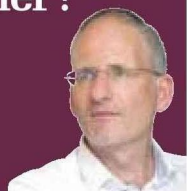
La fabrique de l'Opinion

L'invité du 8 Bellini

In folio

Bernard Quiriny

Barbaglia et Cerdà: Bobby Fischer ou Bobby Fischer?



NOTRE CHRONIQUE de cette semaine prendra la forme d'une partie d'échecs entre deux romanciers, qui se trouvent avoir pris tous les deux pour personnage principal le joueur Bobby Fischer, champion du monde en 1972, diva imbuvable, hurluberlu provocateur et génie hors du commun. Avec les blancs, l'espagnol Pablo Cerdà s'est inspiré de la partie qui, en 1962, à Stockholm, opposa Fischer à l'espagnol Arturo Pomar. Son roman, intitulé *Le pion*, est découpé en 77 chapitres, autant que de coups joués. Avec les noirs, l'italien Alessandro Barbaglia s'est penché sur la célèbre partie de 1972 qui, en Islande, a opposé Fischer au monde soviétique, Boris Spassky : un événement retransmis dans le monde entier qui, au-delà de l'enjeu échiquéen, fut un sommet de la guerre froide.

Sur la base de ces éléments, les deux romanciers déploient des tactiques de jeu tout à fait différentes. Intimiste, resserré, Alessandro Barbaglia se concentre sur la partie de 1972, qu'il compare à un combat mythologique entre Ulysse (Spassky) et Achille (Fischer). Touffu, panoramique, le roman de Pablo Cerdà prend plutôt la partie de 1962 comme prétexte d'une investigation au long cours où défileront toutes sortes de personnages, dans des décors variés. Chez Barbaglia la pièce dominante

est le fou; chez Cerdà, c'est le pion. Pour l'un, Fischer est un héros, au sens homérique; pour l'autre, c'est un symbole, une forme d'archétype. Lequel l'emporte?

Fascination. Le roman de Pablo Cerdà est le plus ambitieux, dans le dispositif comme dans le propos : il passe en revue toutes sortes de figures de « pions », c'est-à-dire d'individus singuliers qu'on a manipulés au service d'une cause, à l'image de Fischer, utilisé par le gouvernement américain comme une pièce dans sa grande partie géopolitique contre Moscou. L'idée est intéressante, mais le résultat laisse un peu perplexe, à cause du rapport ténu entre les situations décrites - l'Espagne franquiste, l'Amérique de la ségrégation, etc.

Barbaglia échappe à cet écueil; loin de la politique et de la tentation du roman-monde, il joue la carte de l'auto-fiction et resserre sa focale, à l'image de la partie Fischer-Spassky, commencée dans le vaste hall sportif de Reykjavik et terminée dans un cagibi, Fischer ayant demandé à être éloigné des caméras... Les deux livres sont à égalité chaque fois qu'ils évoquent les lubies et provocations de Fischer, héros de roman sans pareil que le *Washington Post* à l'époque qualifia de « seul Américain capable de pousser tous ses compatriotes à soutenir les Russes. »

Le coup du fou, d'Alessandro Barbaglia (traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont, *Liana Levi*, 216 p., 19 euros) et *Le pion* de Pablo Cerdà (traduit de l'espagnol par Marielle Leroy, *La Contre-Allée*, 356 p., 23,50 euros).



Une histoire de fils sur trois échiquiers

Roman

Dans «Le coup du fou», Alessandro Barbaglia évoque le souvenir de son père disparu, l'«Iliade» et le match Fischer-Spassky.

Un fils se souvient du jardin familial. Gamin, il joue sous la table de pierre où son père psychanalyste et ses potes devisent avec ardeur. Un nom se fiche dans sa mémoire: Bobby Fischer. Bien plus tard, cet enfant, devenu narrateur du «Coup du fou», quatrième roman d'Alessandro Barbaglia - qui ne cache pas que cet enfant et lui ne font qu'un - cherche à comprendre son géniteur, disparu trop tôt, à la lueur de ce talisman échiquéen, l'un des plus étranges champions du monde de l'histoire des échecs.

L'écrivain italien a très bien potassé son sujet et connaît le joueur

américain sur le bout des doigts. Il en dresse un portrait insolite, du gamin renfermé qui apprend le jeu en autodidacte et devient une supernova de l'échiquier, à l'homme vieillissant et controversé, aux déclarations antisémites (malgré ses origines juives), apatride passablement psychotique et buveur compulsif de lait sucré. Mais le propos de Barbaglia n'est pas de proposer une énième biographie du champion, même condensée.

Focalisé sur l'épisode le plus mythique de la carrière de Fischer - son match pour le championnat du monde contre Boris Spassky en 1972 à Reykjavik - l'auteur tresse un récit très personnel sur cette rencontre transformée en affrontement Est-Ouest. «Souviens-toi de ton père», déclare le roi Priam à Achille au chant XXIV de l'«Iliade». L'originalité du

«Coup du fou» tient précisément dans sa façon d'entremêler l'évocation paternelle, le match de 1972 et les deux plus fameux héros de l'«Iliade», Achille et Ulysse, respectivement associés aux deux joueurs, l'Américain et le Soviétique.

Avec un humour et une tendresse auxquels son sens de l'oralité confère des notes rafraîchissantes, Barbaglia jongle donc avec de belles pièces. Le fameux match constitue le premier échiquier de son récit, autour duquel virevoltent les évocations de son père et celles d'Homère. Malgré sa légèreté réjouissante et la foulditude d'anecdotes qu'il charrie, son récit combinatoire touche à des cases indicibles, ces moments vagues et douloureux où l'on cherche à dépasser une limite interdite. La perte précoce d'un père que l'on ne retrouvera pas.

Une victoire synonyme de fin de partie beckettienne. Un monde de héros dissous en mirages.

On regrettera juste une maladresse de traduction qui énonce «pat» la «partie nulle» - confusion qu'entretient l'italien mais pas le français. Et l'on signalera que Bobby Fischer (1943-2008) apparaît aussi dans «Le Pion» de Paco Cerda, invoqué par l'écrivain espagnol au gré d'une partie jouée - et perdue - par Arturo Pomar, premier grand maître de l'Espagne cajolé par le franquisme... **Boris Senff**



«Le coup du fou»
Alessandro Barbaglia
Éd. Liana Levi,
124 p.

LA QUESTION DE NOTRE
RAPPORT À LA FOLIE

ALESSANDRO BARBAGLIA



#LITTÉRATURE RETOUR SUR LE CHAMPIONNAT DU MONDE D'ÉCHECS DE 1972. ALESSANDRO BARBAGLIA RACONTE UN BOBBY FISCHER MAGNÉTIQUE DANS *LE COUP DU FOU*. CONNU POUR AVOIR REMPORTÉ UNE PARTIE MÉMORABLE CONTRE UN JOUEUR SOVIÉTIQUE EN PLEINE GUERRE FROIDE, CE JOUEUR AMÉRICAIN A MARQUÉ L'HISTOIRE DES ÉCHECS. CEPENDANT, C'EST UN PORTRAIT SOMBRE QUE L'AUTEUR NOUS DONNE À VOIR POUR QUESTIONNER NOTRE RAPPORT À LA FOLIE.

PAR CHRISTOPHE MANGELLE ET BÉRÉNICE REBUFA
PHOTOS : PATRICE NORMAND À L'HÔTEL VERNET

LFC : Comment est née l'idée de ce livre ?

AB : L'idée du livre est venue du souhait de raconter la vie de quelqu'un, et, en l'occurrence, celle de Bobby Fischer. J'ai voulu la raconter d'une façon totalement nouvelle en la rendant la plus épique possible. J'ai imaginé la partie finale du championnat d'échecs de 1972 en comparant les joueurs à des personnages de *L'Odyssée* d'Homer. Bobby Fischer devient Achille en étant agressif, violent et arrogant. Son adversaire, Boris Spassky, devient Ulysse car c'est un fin stratège. Le roman est construit en trois niveaux. J'ai d'abord raconté la partie d'échecs, ensuite, nous avons le parallèle avec l'Illiade. Et enfin, nous avons mon lien personnel avec cette histoire. Il s'agit du lien avec mon père qui était psychologue. J'avais douze ans quand mon père est décédé. Il parlait tout le temps de cette partie d'échecs mais je n'ai jamais eu l'occasion d'en parler avec lui.

LFC : *Le coup du fou*, est-il un livre qui parle de la folie ?

AB : Le rapport à la folie est vraiment au cœur de la narration. J'ai tenté d'expliciter mon propre rapport à la folie, celui de mon père, mais aussi celui des échecs et de Bobby Fischer à

la folie. Je n'arrive pas trop à comprendre ma fascination pour Bobby Fischer car c'est une personne très sombre. L'idée de le transformer en personnage littéraire est très intéressante car il est assez magnétique. Ces personnages chaotiques subjuguent. À travers ce roman, j'ai essayé de comprendre les personnes qui souffrent d'une pathologie mentale. Mon père avait énormément d'empathie pour eux, et c'était important pour moi de me rapprocher de tout cela. J'ai tenté de mieux comprendre quel type de père était mon père, et, en même temps, quel père je suis moi-même.

LFC : Une fois que le lecteur aura lu votre livre, que voulez-vous qu'il en garde ?

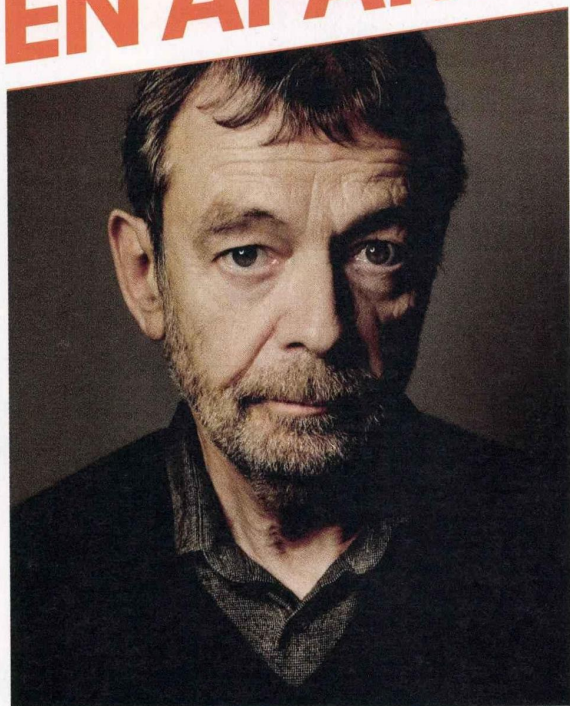
AB : Je voudrais que le lecteur s'interroge sur son propre rapport à la folie et son potentiel rapport à quelqu'un qui souffre d'une pathologie mentale. Quand j'ai écrit ce livre et que j'ai découvert la fin de la partie, et donc, le coup du fou, j'ai vu un moyen d'ouvrir des portes à ceux qui en souffrent. Pour moi, ce serait exceptionnel que le lecteur s'interroge sur son rapport au coup du fou. ●



À TRAVERS
CE ROMAN,
J'AI ESSAYÉ
DE COMPRENDRE
LES PERSONNES
QUI SOUFFRENT
D'UNE PATHOLOGIE
MENTALE.

Le coup du fou,
Alessandro Barbaglia,
Liana Levi

Pierre Lemaitre EN APARTÉ



SES DATES

1951 Naissance à Paris.

2000 Rencontre Pascaline, bibliothécaire, qui devient sa femme.

2006 *Travail soigné*, premier roman. Prix Cognac de littérature policière.

2009 *Robe de marié*.

2010 *Cadres noirs*, prix du Polar européen. Adapté en série télévisée, *Dérapages* (Arte).

2012 *Sacrifices*.

2013 *Au revoir là-haut*, premier tome de la trilogie « Les Enfants du désastre ». Prix Goncourt. Prix des libraires de Nancy. Meilleur roman français 2013 pour le magazine *Lire*. Prix du roman France Télévisions. Adapté au cinéma par et avec Albert

Dupontel (César de la meilleure réalisation et de la meilleure adaptation 2018). Adapté en BD par Christian de Metter.

2016 *Trois jours et une vie*, adapté au cinéma par Nicolas Boukhrief.

2018 *Couleurs de l'incendie*, adapté au cinéma par et avec Clovis Cornillac et en BD par Christian de Metter.

2020 *Miroir de nos peines* et *Dictionnaire amoureux du polar*.

2021 *Le Serpent majuscule*, polar.

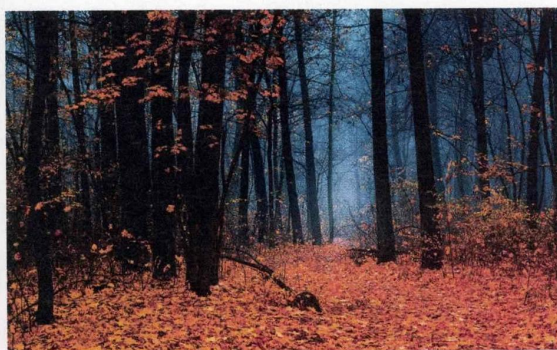
2022 *Le Grand Monde*, nouveau cycle romanesque « *Les Années glorieuses* ».

2023 *Le Silence et la Colère*.

UN LIVRE

LE COUP DU FOU

« Dans ce roman, Alessandro Barbaglia entrecroise l'histoire du mythique championnat du monde d'échecs entre Spassky et Fischer, en 1972, et celle d'Ulysse face à Achille dans l'Iliade, pour élucider un mystérieux souvenir de son propre père. Intelligent et sensible, remarquablement construit, drôle et émouvant... Que demander de plus ? »
Liana Levi, 224 p., 19 €



STOCK/ADDBE

UN LIEU

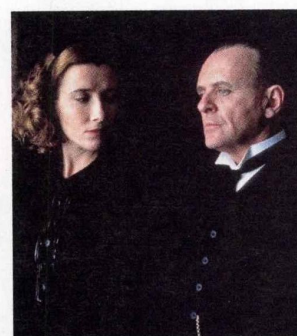
LA FORÊT

« L'univers a toujours eu besoin de la forêt mais jamais autant qu'aujourd'hui. Elle a, de tout temps, enrichi notre imaginaire, son omniprésence nous a toujours inquiétés, c'est maintenant sa disparition qui nous angoisse. Il est temps de comprendre ce qu'elle a à nous apprendre. Notre survie en dépend. »

UN FILM

LES VESTIGES DU JOUR

« Le lieu commun selon lequel une adaptation cinématographique ne vaut jamais le livre d'origine a la peau vraiment dure. James Ivory, en adaptant Kazuo Ishiguro, montre comment, d'un roman admirable, on peut tirer un chef-d'œuvre. Il faut dire qu'il recrute Ruth Praver Jhabvala, Anthony Hopkins et Emma Thompson, ça doit aider un peu... »



DERRICK SANTINI / MPY / BURAUZ33



LE COUP DU FOU

Ce roman, qui vient de paraître, revient sur le match du siècle ayant opposé Bobby Fischer à Boris Spassky il y a cinquante ans.

J'ai été épaté par la vision du jeune auteur, né bien après cet événement marquant de l'année 1972 et je retrouve l'ambiance, les caractères des protagonistes et, pour l'essentiel, la "vérité historique".

Une réussite, à lire absolument

Une phrase m'a interpellé, attribuée à Spassky, à propos de Fischer :

« Vous auriez dû le voir. De près, on dirait vraiment un animal. Il a dans les yeux quelque chose de si noir, de si inquiétant.

– C'est la peur de perdre ! Lui dit aussitôt quelqu'un de la délégation soviétique.

Ils lui tapent dans le dos. Boris acquiesce. Mais personne n'y croit. »

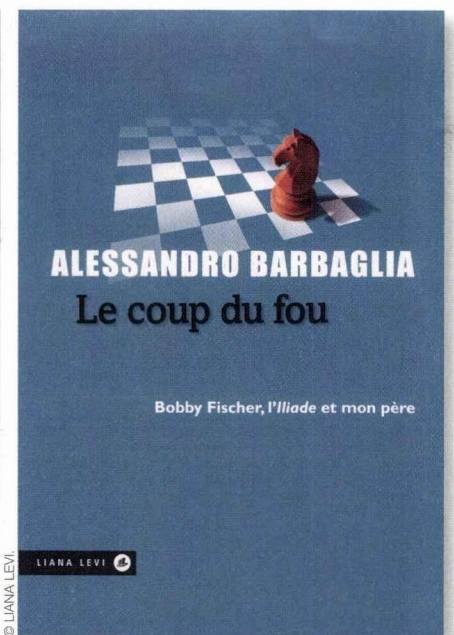
Je me suis replongé avec ferveur dans ce grand moment où la visibilité des

échecs était devenue planétaire. Le mystère et l'aura qui entouraient les grands-maîtres étaient encore intacts. Nous étions admiratifs devant ces champions qui sont comparables pour l'auteur aux héros de l'*Iliade*. Achille et Bobby Fischer, les guerriers, se superposant et où Spassky, le Russe invincible, ne pouvait être qu'Ulysse, le stratège.

« Je ne suis pas un joueur d'échecs, ce jeu m'a modérément passionné. Mais quand je me suis lancé dans ce projet, j'ai lu neuf biographies de Bobby Fischer, j'ai vu six documentaires et un film. Tout s'agitait dans ma tête, c'était devenu une obsession, comparable à celle de Bobby Fischer. Chaque fois que je me mesure avec un névrosé, ma vie devient imprévisible. »

Alessandro Barbaglia

Une petite correction, un petit détail, qui sonne comme une fausse note pour un joueur d'échecs. Le pat revient à plusieurs reprises pour désigner une partie nulle ! Une erreur de la traduc-



La couverture du livre paru aux Éditions Liana Levi.

trice sans doute car la nulle se traduit par « patta » en italien. ■

GEORGES BERTOLA



Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **647098**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**



Edition : **Automne 2022 P.77**

Journalistes : **VICTOIRE**

VIDAL-VIVIER

Nombre de mots : **202**

p. 1/1



ALESSANDRO BARBAGLIA
LE COUP DU FOU

Traduit de l'italien
par Jean-Luc Defromont
Liana Levi
124 p., 19 €

Entre le roman et la biographie, *Le Coup du fou* est un texte à la construction singulière qui raconte l'histoire de Bobby Fischer, champion du monde d'échecs de 1972. S'il se focalise surtout sur le championnat qui a eu lieu en Islande en pleine guerre froide, l'auteur dresse le portrait d'un homme mystérieux, très intelligent et en marge de la société; un homme qui eut le monde suspendu à ses moindres faits et gestes pendant quelques jours. Fasciné par la personne de Bobby Fischer depuis son enfance, le

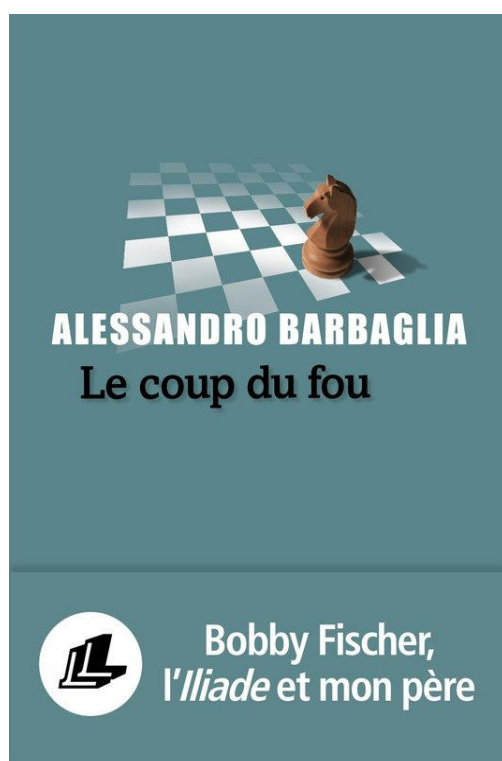
narrateur analyse avec finesse la psychologie du joueur d'échecs qu'il admire. Créant un lien avec son père psychanalyste défunt qui avait soigné un enfant atypique passionné d'échecs, cet essai est aussi un roman sur l'enfance et sur les souvenirs de famille. Des références mythologiques aux grands moments de l'Histoire, en passant par des techniques d'échecs très pointues, ce récit est aussi empreint d'une grande originalité et d'une grande tendresse. ► **PAR VICTOIRE VIDAL-VIVIER**
LIBRAIRIE LA MANUFACTURE (ROMANS-SUR-ISÈRE)

LU & CONSEILLÉ PAR

M.-È. Charbonnier
Lib. Paroles
(Saint-Mandé)
L. Behocaray
I.U.T. Carrières sociales
(Université de Tours)



Le coup du fou : pas d'échec et mat pour le formidable romancier Alessandro Barbaglia



« Il y a une chose qu'on disait à propos des excitantes parties d'échecs avec Bobby Fisher. « Quand vous jouez avec Bobby, le problème, ce n'est pas de gagner ou de perdre. Le problème c'est de survivre. » Et qui disait ça ? Boris Spassky. » Silence de mort dans le palais des sport. Spassky a joué. C'est maintenant au tour de ce fou de Bobby. Il y a un silence éternel. Et dire qu'un millier de spectateurs attendent. Il y a un silence éternel. Suffocant. Soudain rompu par un bruissement : celui du rideau vieux rose, qui sépare la salle de la zone de repos, des loges, des vestiaires. C'est le gouffre d'où surgit Fisher. D'une main, il salue le public, il rentre sa chemise dans son pantalon.."«

Le petit Alessandro a cinq ou six ans lorsque, assis sagement sous la table de jardin, il écoute les conversation des grands. Son père, un psychiatre reconnu en Italie, reçoit chaque été dans leur grande maison au bord du lac Orta dans le Piémont, des collègues venus du monde entier.

Un nom revient comme un sacré cas d'école pour tous ces psychiatres, Bobby Fisher, une date aussi, juillet 1972 et un lieu Reykjavik.

Trente cinq ans plus tard, Alessandro Barbaglia se souvient, il avait douze ans lorsque ce père adoré a disparu emporté par



une tumeur au cerveau.



Devenu écrivain, il fait revivre Bobby Fisher et Boris Spassky dans le match du siècle, le championnat du monde d'échec de 1972, un soviétique sera pour la première fois battu par un américain, en pleine guerre froide voilà qui met du piment à la victoire. Un match et un homme qui enflammaient les fins de repas de son père et de ses amis.

Passionné d'Histoire, Alessandro Barbaglia se souvient et ose un parallèle audacieux, la guerre froide comme la guerre de Troie. Bobby, sera Achille, un homme fait pour la guerre, talentueux, redoutable et cruel, un guerrier né pour gagner. Boris sera Ulysse, un grand stratège et un chasseur rusé prêt à tout.

Il y a une chose qu'on disait à propos des excitantes parties d'échecs avec Bobby Fisher. « Quand vous jouez avec Bobby, le problème, ce n'est pas de gagner ou de perdre. Le problème c'est de survivre. » Et qui disait ça ? Boris Spassky.»

Pour l'écrivain, ce match n'est pas la finale du championnat du monde de 1972, ce match c'est L'Iliade. C'est un mythe.

Un mythe comme ce père trop tôt disparu qu'il fait revivre à travers la rencontre de Fisher et Spasski., car pour Alessandro c'est lui le véritable héros.

Formidable idée et formidable roman, « Le coup du fou » est une autofiction poétique et historique et aussi et surtout une belle déclaration d'amour d'un fils à son père.

Un récit qui donne envie de ressortir son échiquier du placard et «l'Iliade» de sa bibliothèque, un bel automne en perspective.

“

- j'étais coincé dans les embouteillages, il dit.

En Islande. En 1972. Il doit y avoir deux cents voitures dans toute l'île. Et l'hôtel est tout près du palais des sports. S'il y avait eu même un seul cycliste au milieu de la route, la CIA l'aurait pulvérisé au lance-flammes pour te laisser passer, Bobby ! Mais c'est quoi cette excuse. »

”

”

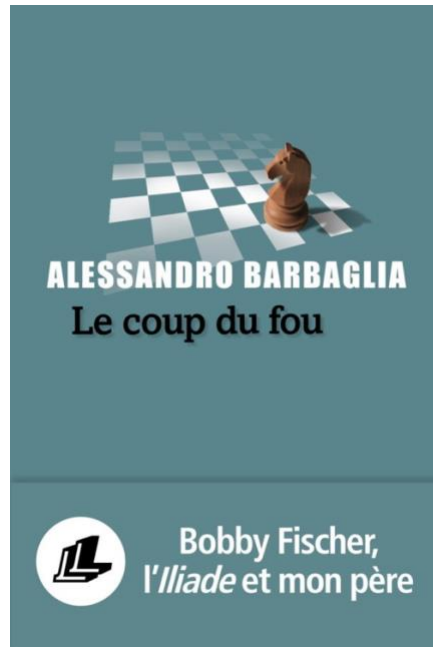
Le coup du fou de Alessandro Barbaglia - **Éditeur Liana Levi** Date de parution : 6 octobre 2022



Le coup du fou – Alessandro Barbaglia

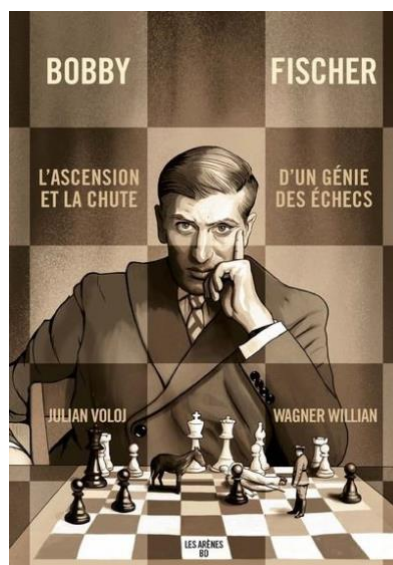
Par Psychologue

Date de l'article 15 octobre 2022



C'est avec beaucoup d'interrogations que j'ai débuté la lecture de « Le coup du fou » d'Alessandro Barbaglia, écrivain et libraire italien, paru aux éditions Liana Levi. En effet, le bandeau laisse assez songeur : « Bobby Fischer, l'Iliade et mon père ». Père de l'auteur qui était un psychanalyste reconnu et qui s'intéressait de façon obsessionnelle à la vie de Fischer. Ca fait beaucoup d'éléments qui me correspondent !

Si vous n'êtes pas familiers avec la vie de Bobby Fischer, une bande dessinée est récemment parue, retraçant son parcours et ses passages à l'acte complexes :



En quelques mots, Bobby Fischer était un prodige des échecs, connu notamment pour avoir complètement dominé le championnat du monde de 1972 mais également pour son trait obsessionnel, son refus de toute communication ou de toute mise en lumière puis, par la suite de sa vie, pour des prises de position « controversées » -le mot est faible- au sujet du peuple juif notamment ainsi que des attaques terroristes de 2001.

Que raconte donc ce livre ? Eh bien, en filigrane il est question de la fameuse rencontre entre Fischer et Spassky lors du match du siècle en 1972, bien sûr. Cependant l'auteur va régulièrement faire le parallèle entre cet affrontement, l'opposition que peuvent avoir Ulysse et Achille mais également la relation qu'il a pu avoir avec feu son père.



De ce triangle étrange renaît une forme de tension, on vit le match d'échecs, rendu accessible à tous, à travers ce parallèle, Fischer mis en perspective avec Achille, Spassky identifié à Ulysse. Le vrai fond de l'ouvrage reste cependant la quête paternelle poursuivie par le fils en la personne de l'auteur. Pour comprendre la fascination de son père à l'égard de Fischer, celui-ci a dû largement se documenter et marcher dans ses traces. Alors en apprend-il de plus en plus sur les intérêts de son père, sur sa façon d'exercer son métier, sur ses relations avec les autres.

Si l'idée de départ peut sembler saugrenue, le produit fini est étonnamment bien mené, on ne se perd pas dans les différents parallèles qui peuvent être réalisés et le découpage en chapitres, partie après partie, rend l'ensemble tout à fait compréhensible. L'auteur possède un talent certain pour transmettre ses propres émotions, au fur et à mesure de l'évocation des souvenirs de son père qu'il apprend à connaître a posteriori.

Sans être une redite du match du siècle, connu même en dehors des cercles échiqués, ce livre manie et joue avec les différents sujets sans aucune fausse note. La guerre froide se mélange à la guerre de Troie, alors même que la figure paternelle de l'auteur s'impose à lui. Insolite, ce roman sera à mon sens clivant : il ne faut pas le lire comme un roman traitant des échecs, il faut le lire comme un ensemble de quêtes qui se résolvent au même moment, et c'est avec beaucoup d'émotions, partagées avec l'auteur, que l'on referme le livre.

Au plan plus personnel j'ai trouvé l'idée initiale étrange, avec la crainte que le récit ne soit très bouillon mais il n'en est rien. Les échanges et les obsessions des psychanalystes pour certaines de leurs analyses est très bien retranscrite, mais sur un plan beaucoup plus humain on découvre le père de l'auteur en quête de fonctionnements humains qui lui sont étrangers. Revenir à l'époque de la génération précédente de thérapeute est un bond dans un exercice qui m'est globalement inconnu et il est très intéressant de lire et partager ce type de récits qui sont une partie de ce qui a forgé mon travail actuel.

Soulignons une fois de plus la qualité d'éditions de Liana Levi, tout est parfait chez eux : du papier à la couverture à rabats, leurs livres dans ce format comme dans la collection Piccolo sont toujours un plaisir à avoir entre les mains.



SÉLECTION

Les coups de cœur de nos libraires

Les livres, synonymes d'évasion ou de compréhension du monde, vont faire la joie des petits et des grands au pied du sapin de Noël. Voici les choix des libraires indépendants locaux.

■ **Librairie Mille Feuilles, Altkirch**

- « Darwyne », Colin Niel (éditions du Rouergue). Un roman troublant où Darwyne, petit garçon diffèrent cherchant désespérément l'amour maternel, nous entraîne dans la découverte des mystères de la forêt amazonienne.

- « Clara lit Proust », Stéphanie Carlier (Gallimard). Dans ce roman teinté de mélancolie, Clara voit sa vie s'éclairer à la lecture de Proust, va s'émanciper et prendre sa vie en main.

- « Le poinçonneur du Rebberg », Stéphane Deroche (Vergier). Un polar haletant de la collection « enquêtes rhénanes » qui nous entraîne dans les beaux quartiers mulhousiens à la poursuite d'un tueur en série.

■ **Librairie 47° Nord, Mulhouse**

- « Le colonel ne dort pas », Emilienne Malfatto (éd. du Sous-sol). Un récit poétique, porté par une plume lumineuse, qui conte pourtant l'indicible et l'horreur. Quand les fantômes viennent hanter les bourreaux, la question se pose : quelle est l'utilité de la guerre ?

- « Le même goût qu'un flingue », Coulter Jacobs (La Dragonne). Un western apocalyptique, entre du bruit, de la

fureur, et de la poésie.

- « Sur l'épaule des géants », Laurine Roux (éd. du Sonneur). Une épopée familiale, romanesque, qui se dévore. Des personnages attachants qui traversent la grande Histoire.

■ **Librairie Bisey, Mulhouse**

- « Chien 51 », Laurent Gaudé (Actes Sud). Plongée au cœur d'une extraordinaire enquête dans un enfer dystopique, dans une époque peut-être assez proche lors de laquelle les multinationales se mettent à acheter les pays.

- « May et Chance », Jim Ferguson (Le Cherche Midi). Où l'on retrouve May Dodd, l'héroïne de *Mille femmes blanches*.

Un long voyage, d'un camp de Cheyennes à Chicago où elle doit s'adapter à un mode de vie radicalement différent, et enfin jusqu'en France, à Paris d'abord, au moment de l'exposition universelle, puis en Camargue. Immense roman.

- « L'inconnue de Vienne », Robert Goddard (Sonatine). Robert Goddard allie élégance et manipulation dans ce roman qui décortique minutieusement les rouages de la passion obsédante. Une enquête raffinée qui aboutit à une résolution stupéfiante.



Mieux que personne, les libraires sont à même de vous guider pour vos livres cadeaux. Photo L'Alsace/Darez SZUSTER

■ **Librairie Carpe Diem, Munster**

- « Du fond des âges », René Manzor (Calmann-Lévy). Ce polar mêle une intrigue scientifique, du fantastique, le récit d'une expédition en Antarctique, une *profiler* fragile et même un peu de culture Maori, bref un concentré d'émotions.

- « Consolée », Beata Umubyeyi Mairesse (Autrement). Roman poétique et bouleversant qui met en résonance le destin de deux femmes qui ont vécu en France presque toute leur vie, bientôt hantées par leurs origines respectives. Magnifique roman sur l'héritage culturel et sa transmission !

- « Kintsugi », Mathilde Pa-

ris (Auzou). A l'instar de la méthode ancestrale japonaise qui consiste à réparer de la céramique avec de la poudre d'or, Lorna, une adolescente de 16 ans va essayer de se « réparer » après la fuite de sa mère.

■ **Librairie Encrage, Saint-Louis**

- « Quelque chose à te dire », Carole Fives (Gallimard). Ou quand une autrice se glisse dans la vie de sa romancière préférée et disparaît... Un roman à suspense où l'écriture dépasse tout !

- « Le choix », Viola Ardone (Albin Michel). Glissez-vous dans la peau d'Oliva, jeune

filie éprise de liberté, et vous aurez la chair de poule. Magnifique roman sur fond de Sicile des années 60 !

- « L'homme qui danse », Victor Jestin (Flammarion). Arthur jeune, Arthur moins jeune, et toujours « en couple » avec *La Plage*, la discothèque du coin. Ses nuits sont plus belles que ses jours... Et ses jours justement ?

■ **Librairie Feuilles d'encre, Colmar**

- « Les corps solides », Joseph Incardona (Finitude). Si pour une part les personnages sont ici déterminés par les lois implacables de la réalité et de l'argent, l'essentiel réside dans leur capacité à se révolter au nom de l'amour et de la vraie valeur des choses.

- « **Le coup du fou** », Alessandro Barbaglia (*Liana* Levi). Juillet 1972, Islande. Pendant que la guerre froide oppose la Russie à l'Amérique se déroule le « match du siècle » des échecs, opposant l'américain Bobby Fischer et le russe Boris Spassky. Un combat digne de la guerre de Troie.

- « L'île haute », Valentine Goby (Actes Sud). Le jeune Vadim, enfant à la santé fragile, venu trouver refuge dans les hautes montagnes alpines, ne se doute pas combien son destin va changer. Et faire l'expérience de la solidarité, de l'amitié et de la bienveillance. Un roman lumineux.

Conseils recueillis par Jacques LINDECKER

